

CHRIS MCGREGOR, L'EXILÉ

Chris McGregor, le fondateur du premier groupe multiracial sud-africain, relance le Brotherhood of Breath.

« Si on n'accorde aucune signification aux couleurs de peau, il n'est pas facile de vivre en Afrique du Sud... Alors, de guerre lasse, on est contraint d'abandonner son pays. » Parti d'Afrique du Sud en 1964, Chris McGregor a successivement monté les Blue Notes, le Brotherhood of Breath, un big band, et un trio qui s'est produit l'an dernier aux Banlieues bleues en compagnie de Johnny Clegg et Mahlatini. Il décide cette année de relancer le Brotherhood... Sylvie Clerfeuille, coauteur du livre *Musiciens africains des années 80*, paru aux éditions L'Harmattan, en 1986, l'a interviewé.

S.C. – Etes-vous retourné en Afrique du Sud depuis 1964 ?

C. McG. – J'y suis retourné en 1969, mais également l'année dernière, pour un concert gratuit à Capetown. C'était émouvant de faire revivre le jazz des années 50 et 60 : un tel vide a été laissé par tous les musiciens exilés comme Masekela, Makeba, etc. ! J'ai eu le sentiment que c'était important de faire revivre cette période, qui a joué un grand rôle dans le développement d'une conscience culturelle au sein de la population sud-africaine.

– Avez-vous rencontré des problèmes ?

– Pas du tout. Il y a actuellement des groupes multiraciaux en Afrique du Sud – nous avons été les premiers avec les Blue Notes, mais il y a eu aussi le groupe de Dollar Brand. A l'époque, c'était plus difficile, car le gouvernement mettait, dans les années 60, l'accent sur la culture. Il faisait voter des lois interdisant les spectacles multiraciaux. Actuellement, il tente de soigner son image médiatique à l'extérieur et oriente son action vers les problèmes plus politiques.

– Le jazz que vous faites est un jazz sud-africain, différent...

– Notre jazz a évolué dans un contexte différent de celui du jazz américain, au milieu d'autres traditions musicales :

je suis né dans une mission au milieu des Noirs et, contrairement à la plupart des Blancs, j'ai grandi dépourvu des préjugés raciaux que développent les autres gamins. Quand j'ai monté les Blue Notes, j'ai choisi les meilleurs musiciens en prenant ce qu'ils pouvaient m'apporter... L'Afrique du Sud a des traditions culturelles très riches venues de Malaisie, du Congo et puis, actuellement, il y a ce phénomène de musique mondiale... Ma musique évolue certainement inconsciemment en fonction de ces diverses influences...

– L'année dernière vous avez joué aux Banlieues bleues avec Johnny Clegg et Mahlatini. Comment trouvez-vous ces groupes ?

– Quand je vois Johnny Clegg, sa fougue, je me retrouve étant jeune. Ce mélange de rock et de umbaqanga, il fallait que quelqu'un le fasse. Quant à Mahlatini, il s'inscrit dans la tradition sud-africaine où les voix jouent un rôle fondamental. J'aime beaucoup les voix...

– Pourquoi recréer un big band de quinze musiciens ?

– Parce que dans un big band, on peut exprimer beaucoup de choses, on a des possibilités d'improvisation très grandes : j'aime les effets de groupe, les dialogues entre les cuivres et le piano, par exemple. Et puis, il y a de jeunes musiciens dans le groupe, venant de Londres – Londres est devenu le carrefour de la Jamaïque, de l'Inde et de l'Asie –, comme Jeff Gordon, né en Guyane britannique, qui a démarré dans le reggae avec le groupe Mystery and Roots, et Steve Williamson, un Jamaïcain.

– Des projets ?

– Un disque qui sort chez Virgin prochainement, et une tournée en France, en Allemagne et en Suède, cet été...

En concert à Paris à La Villette le 3 juillet, organisé par France-Libertés, avec Nascimientos et Dollar Brand, puis au festival de jazz de Montpellier.